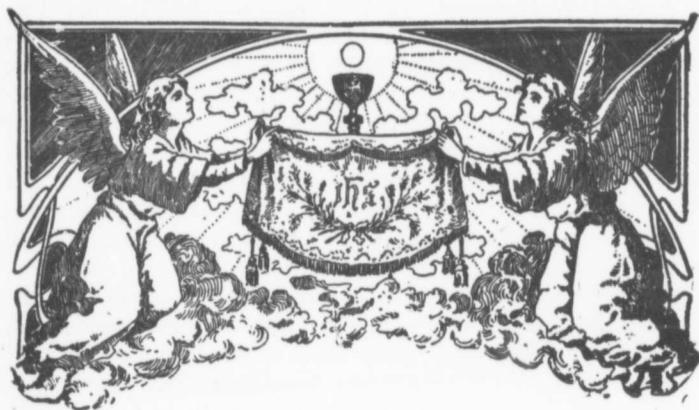




J. Albert

su
qu
mi
pl
da
ris
fin
cro
plu
aut
dor
lure
J
gion



Pensée dominante.

Les Anges du Tabernacle



EGLISE nous enseigne que les anges contemplent Dieu et le contemplent toujours. Dans le ciel, ils sont auprès de lui ; sur la terre, tout en remplissant leur mission près des mortels. ils voient sans cesse " la face de Dieu ; " ils le louent, ils le bénissent, ils répètent sans se lasser jamais : *Sanctus, sanctus, sanctus...*

Quand Jésus naquit à Bethléem, les anges chantèrent sur son berceau ; à Nazareth, il est permis de penser qu'ils l'accompagnèrent aussi et qu'ils étaient dans l'admiration à la vue des abaissements du Fils de Dieu ; plus tard ils consolèrent son agonie, ils lui firent escorte dans son Ascension glorieuse. Quand le Cœur Eucharistique institua le Divin Sacrement, quand jusqu'à la fin des siècles il voulut demeurer avec nous sur la terre, croyons-nous que les anges le délaissèrent ? Ah ! bien plutôt ils s'empressèrent de lui former une cour assidue autour des saints tabernacles et là, prosternés dans l'adoration, dans le ravissement et dans l'amour, ils voulurent lui rendre un culte perpétuel.

J'aime à me les représenter - et je crois qu'ils sont légion - autour du tabernacle délaissé, s'efforçant de supplé-

er aux adorations des hommes ; autour de l'Hostie profanée, réparant de tout leur pouvoir, dans l'intensité de leur dilection, les outrages des humains ; aux côtés de ceux qui communient avec humilité et amour pour s'unir à eux en adorant Jésus-Christ et prosternés autour de ces tabernacles vivants, leur inspirer des actions de grâces moins indignes du Dieu qui créa les mondes, qui créa les anges, et qui veut bien s'abaisser jusqu'à reposer dans un corps mortel, dans un pauvre cœur qui ne sait pas aimer...

Mais ce n'est pas pour les anges que le Cœur Eucharistique a institué le Saint Sacrement. C'est pour nous. Appelons donc à notre secours les puissances des cieux, les chérubins et les séraphins, tous les ordres de la céleste hiérarchie, nos anges gardiens surtout ; unissons nos voix aux leurs, tâchons d'entrer dans leurs sentiments, apprenons d'eux à consoler le Dieu délaissé, méconnu et outragé, à le louer, à le bénir ; formons-lui une cour d'honneur et que notre pensée, notre cœur ne quitte jamais Celui qui, pour l'amour de nous, réside et se donne dans l'Eucharistie.

E. DE BAR.



Pour faire rougir certaines chrétiennes.... à l'eau de rose.

Le curé d'une petite ville avait remarqué que depuis quelque temps une dame de sa paroisse assistait régulièrement tous les jours aux deux messes qui se disaient l'une après l'autre dans son église, qu'elle s'approchait plus souvent de la sainte Table, et qu'elle ne manquait pas, dans la soirée, de faire une assez longue visite au Saint-Sacrement. Cette ferveur subite le surprenait un peu, il désira en connaître la cause.

“S’il vous semble, Monsieur le Curé, que j’ai un peu plus d’amour et de zèle envers Notre-Seigneur dans son adorable Sacrement, je dois cette grâce, que j’appelle ma conversion, à un pauvre ouvrier, à Joseph, ce brave menuisier que vous connaissez. Il y a trois mois, un jour de fête, je m’en retournais tranquillement chez moi après la grand’messe, lorsque ce bon ouvrier, qui avait quelques jours auparavant travaillé dans notre maison, vint à passer près de moi, revenant aussi de l’église. Il avait l’air d’un bienheureux. “Eh bien ! Joseph, lui dis-je, vous paraissez bien content ? — En effet, madame, j’ai eu aujourd’hui un bien grand bonheur, qui m’a même fait oublier, ou plutôt sacrifier de grand cœur mon déjeuner. — Et quoi donc ? — J’ai eu le bonheur d’assister à cinq messes. Tous les dimanches, étant libre je fais mes délices d’aller aux deux messes ; après celle de sept heures, je vais déjeuner, puis je retourne à la grand’messe et au sermon. Mais aujourd’hui, trois prêtres étrangers ayant dit leur messe successivement après la première, je n’ai pu me décider à y manquer, et j’en suis tout consolé ! Je me dédommage ainsi le dimanche de ce que, pendant la semaine, j’en suis privé à cause du travail. Je ne puis alors que prier mon bon ange d’y assister pour moi et m’unir d’intention au saint Sacrifice aux heures où j’entends sonner la cloche. Ah ! quel bonheur si je pouvais y aller tous les jours ! Que vous êtes heureuse, vous, madame, d’être libre de votre temps ! ”

Ces paroles si naïves du pieux ouvrier firent sur moi une profonde impression ; ce fut comme un trait de lumière dans mon âme. J’avoue à ma honte que je n’avais jamais réfléchi à la grandeur, ni au prix inestimable de la sainte Messe, où chaque fois Jésus descend réellement du ciel pour renouveler, par pur amour pour nous, son grand sacrifice de la croix. Par suite de ce manque d’esprit de foi, j’allais rarement à l’église pendant la semaine, quoique j’en eusse parfaitement le temps sans négliger aucun devoir d’état. Ce jour-là donc, je pris la résolution de ne plus manquer sans motif à la sainte Messe, et de tâcher désormais de mieux apprécier cet ineffable bienfait de notre Dieu, de mieux répondre à l’amour infini de son Sacré-Cœur.



QUAND JE NE COMMUNIE PAS



Et sont mes mauvais jours, les jours où *il me manque* quelque chose, disons mieux, *quelqu'un...* Je n'ai plus de courage, il n'y a plus en moi de vie et tout me paraît froid, vide, lourd, très lourd, parce que Jésus n'est pas là pour porter mon fardeau, vivre ma vie, tandis que je vis la sienne, toute de paix, de lumière, d'amour, de charité.

Si le devoir m'attend, je le trouve ennuyeux ; si l'apostolat m'appelle, je le trouve inutile ; si la souffrance m'enveloppe, je la trouve malfaisante..., je ne suis bon à rien !

Tout en moi se révolte et se cabre ! Mes sentiments sont déchaînés, mes sens révoltés ; je deviens gourmande, coquette, paresseuse, et deux petits dieux, l'orgueil et l'égoïsme se bâtissent une niche dans mon cœur..., je ne vaud plus rien.

Je le sais, je suis malheureuse et pourtant je ne communie pas. Jésus me fait peur, quand, entre Lui et moi il y a une haute muraille qui nous sépare ou un voile qui me le cache : la muraille de mes péchés. Je reste agenouillée alors sur ma chaise pendant la messe, tandis que mes désirs me brûlent l'âme quelquefois, mais je n'ose.

Il me faudrait un ange pour me prendre par la main, et je rêve quelquefois d'hostie s'échappant des doigts du prêtre pour venir sur mes lèvres : le miracle quoi, rien que cela !

Quand je ne communie pas, *je fais souffrir Jésus...* Il ne travaille pas en mon âme, Il ne s'y repose pas ensuite, Il ne vit pas dans un tabernacle vivant... Je le sais bien, mais je n'ose... le médecin de mon âme diagnostique : la peur de Jésus, et son régime est des plus sim-

ples : "pour vous guérir, m'a-t-il dit, communiez tous les jours."

Je m'y essaie depuis quinze jours, j'ai peur encore, peur toujours, mais j'obéis... je ne fais plus souffrir Jésus en lui fermant mon cœur, je ne suis plus alanguie ni lâche... le devoir me paraît vrai, l'apostolat nécessaire, la souffrance adorable... je me livre à l'Amour : Jésus-Hostie.

Marie de FONTAINE.

Aux petits le Pain des Anges



OUR ces angéliques créatures qui *meurent de faim* auprès de la sainte hostie, une exception ne saurait-elle être faite? Et n'est-ce pas le cas de dire avec les paroles de l'hymne eucharistique : *Præstet fides supplementum!* Leur foi supplée aux impuissances de l'âge. L'exception a eu lieu; elle a été faite en faveur d'une sainte de France, la bienheureuse Françoise d'Amboise, que le Seigneur, ainsi qu'il est dit en son office, avait prévenue des bénédictions de sa douceur; et qui, toute petite enfant — *puellula* — s'éleva au-dessus des faiblesses de l'enfance.

Dès l'âge de quatre ans, l'autel était le pôle de sa vie. Elle était née en 1427 et avait grandi sous l'œil de Dieu, tandis que Jeanne d'Arc sauvait la France; vers l'époque où la sainte Pucelle mourait sur le bûcher de Rouen, Françoise "belle et modeste comme un ange" était amenée à la cour de Jean V, duc de Bretagne. Là, écrit un vieil historien, "elle assistait aux Offices divins avec un recueillement et une modestie qui édifiaient toute la Cour.

“ Le Duc avait établi dans sa Cour par son exemple et ses conseils la louable coutume de fréquenter les Sacrements ; et les Sermons de saint Vincent Ferrier luy avoient bien aidé à inspirer cette sainte pratique aux âmes auparavant endurcies. Notre petite sainte ne pouvoit estre privée de cette céleste aliment sans une très-vive douleur, sur tout dans le temps des grandes Fêtes qu'elle passoit toujours en larmes, se deffendant de prendre aucune nourriture. Et quand sa Gouvernante lui demandoit la raison de son affliction : *Devez-vous vous en étonner ?* disoit-elle. *Je suis chrétienne par la grâce de Dieu, puisque j'ay esté baptisée, et on ne veut pas que je reçoive le Corps de Jésus-Christ qui fait toute la félicité du vrai Chrétien.*

“ On avoit beau lui dire pour l'apaiser que l'Eglise deffendoit qu'on donnât la Communion aux enfants, elle se soumettoit parce qu'elle sçavoit obeïr, mais elle désiroit ardemment ce Pain des forts qui ne luy estoit pas permis de recevoir. ”

Écoutons maintenant le dernier historien de la Bienheureuse. Le vénéré Cardinal Richard reproduit en style d'aujourd'hui le récit d'Albert de Morlaix, lequel consulta les “ monumens et mémoires du monastère de Scoetz-lez-Nantes et Nazareth-lez-Vennes et les mémoires du Couvent des Frères Prédicateurs de Nantes ; ” après quoi il raconta en détail la première communion à cinq ans de la benoite petite duchesse de Bretagne.

“ Ce qui était surtout remarquable dans la petite Françoise, c'était son amour pour Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie... Lorsque le prêtre montrait au peuple la divine Hostie, on voyait souvent la sainte enfant verser des larmes de dévotion. Les jours où le duc, la duchesse et les personnes de la cour se préparaient à la communion, elle ne cessait de pleurer et refusait même de boire et de manger. Pendant longtemps elle ne voulut pas dire le sujet de ses larmes. Enfin, la duchesse l'ayant prise seule avec elle, la conjura de lui faire connaître ce qui la rendait toute triste : “ Hélas ! madame, “ répondit en sanglotant la jeune Sainte, Monseigneur “ et vous et toute votre cour avez, ce jour, joui d'une si “ grande faveur du ciel, ayant reçu le Corps de Notre-



Pie X et les petits Enfants.



“ Seigneur ; et moi seul, faute d'âge, je suis privée de
“ ce bien ! Jugez, s'il vous plaît, si je n'ai pas sujet de
“ pleurer.”

“ La duchesse, attendrie jusqu'aux larmes, embrassa la petite Françoise et lui promit de faire en sorte qu'elle communierait à la prochaine fête de tous les saints. Elle alla immédiatement trouver son confesseur, le R. P. Yves de Pontsal, religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui devint plus tard évêque de Vannes. Ce Père remarquant dans la Bienheureuse une piété et une discrétion au-dessus de son âge, crut qu'on ne devait pas s'en tenir aux règles communes pour une enfant que Dieu avait manifestement enrichie d'une manière toute spéciale des dons de sa grâce. Il jugea qu'on devait lui permettre d'approcher de la sainte table et lui fit faire sa première communion, quoiqu'elle ne fût âgée encore que de cinq ans.”

Qu'elle était ravissante, et combien heureuse, au matin de cette fête de la Toussaint, agenouillée au pied de l'autel, sous le mantelet d'hermine aux armes de Bretagne ; hermine qui, ce jour-là, était deux fois symbole de la pureté sans tache.

Rare privilège. Mais belle occasion d'exciter de très bonne heure la *faim* des tout petits chrétiens pour le Pain des Anges. Et que d'autres occasions s'offrent à des parents catholiques d'éveiller cette faim et de l'entretenir dans l'âme des tout petits. - Mon enfant, le Pain que l'on reçoit à l'autel, que tu nous as vu, aujourd'hui, ton père et moi, aller recevoir à genoux des mains du prêtre, est un Pain vivant ; c'est le Corps du Seigneur Jésus, qui t'a donné la vie et que tu adores avec nous tous les soirs. Toi aussi, tu le recevras un jour ; attends ce jour ; désire ce jour, appelle ce jour dans tes prières ; prépare ton petit cœur à ce grand jour. Et puisque la communion est le Pain des Anges, sois un ange.

Vous, père et mère chrétiens, en attendant que Jésus-Christ vienne nourrir cette âme dont vous avez la garde, veillez sur cette âme blanche ; ouvrez-la du côté du ciel ; et souvenez-vous de l'aimable conseil de Fénelon : “ Dans un si petit réservoir, il ne faut rien mettre que d'exquis.”

P. V. DELAPORTE.



A mon Ange Gardien

Glorieux gardien de mon âme,
Toi qui brilles dans le beau ciel
Comme une douce et pure flamme,
Près du trône de l'Éternel ;
Tu viens pour moi sur cette terre,
Et m'éclairant de ta splendeur,
Bel Ange, tu deviens mon frère,
Mon ami, mon consolateur !

Connaissant ma grande faiblesse,
Tu me diriges par la main :
Et je te vois avec tendresse
Oter la pierre du chemin.
Toujours ta douce voix m'invite
A ne regarder que les cieux ;
Plus tu me vois humble et petite,
Et plus ton front est radieux.

Je veux pendant ma courte vie,
Sauver mes frères, les pécheurs ;
O bel Ange de la Patrie,
Donne-moi tes saintes ardeurs.
Je n'ai rien que mes sacrifices,
Et mon austère pauvreté ;
Unis à tes pures délices,
Offre-les à la Trinité.

A toi le royaume de la gloire,
Les richesses du Roi des rois.
A moi, le pain du saint ciboire.
A moi, le trésor de la Croix.
Avec la Croix, avec l'Hostie,
Avec ton céleste secours,
J'attends en paix, de l'autre vie,
Le bonheur qui dure toujours !

S. THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.



PUISSANCE DU ROSAIRE

J'AI eu, raconte Mgr Dupanloup, décédé évêque d'Orléans, une révélation de l'extrême puissance de l'*Ave Maria* et du Rosaire.

C'était auprès d'un lit de mort et en recueillant en bénissant le dernier soupir d'une toute jeune femme à qui naguère j'avais fait faire sa première communion et dont j'avais béni le mariage il y avait à peine un an.

Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire et des plus justement célèbres ; adorée d'un père, d'une mère et d'un mari ; riche, jeune, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils ; eh bien ! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir ! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas, il faut mourir ! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle ! J'entrai.

Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son père anéanti.

J'entrais donc à travers toutes ces douleurs, et je ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait, quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. La mort s'avançait, elle le savait, et elle souriait avec une certaine tristesse douce où la joie surnageait.

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

O mon enfant, quel coup !

Et elle, avec un inexprimable accent :

— Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ?



— Mon enfant, lui répondis-je, j'en ai une grande espérance.

— Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre.

— Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ?

— C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois.

— Et quel est ce conseil ?

— Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours *l'Ave Maria* et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au Ciel. Je ne puis pas croire, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit tous les jours, depuis quatre ans, cinquante fois par jour à la Très Sainte Vierge : "Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort," et qu'en ce moment où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre ; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au Ciel.

Voilà ce que me dit cette jeune femme.

Et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à la fleur de son âge, à tout ce qui est le bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie ; quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari, dont elle était adorée et qu'elle adorait, un pauvre petit enfant, quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse ; consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari, et au milieu de tous ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient de la retenir, ne voyant que le Ciel, ne parlant que du Ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la gloire éternelle.

— Vive reconnaissance de la part des Juvénistes à Mde R. L. de Montréal pour sa généreuse offrande de \$25.00.

Votre bien obligé,

A. MICHAUD, s. s. s.

LA MISSION DES APOTRES

(Voir notre gravure.)



ES onze apôtres allèrent sur la montagne des Béatitudes ou celle du Thabor où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Ils se prosternèrent en sa présence et l'adorèrent. Jésus s'approcha des Onze et leur dit :
Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc ! Parcourez le monde entier ! Prêchez l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

“Le sacerdoce, s'écrie le Vén. Père Eymard, est la plus grande dignité qui soit sur la terre ! Elle est plus grande que celle des rois : son empire est sur les âmes.

Sa puissance est divine : il engendre les âmes à la grâce, et pour la vie éternelle. Il a tout pouvoir sur Jésus-Christ lui-même qu'il fait descendre tous les jours du ciel sur l'autel. L'ange est le serviteur du prêtre ; le démon tremble devant lui ; la terre le regarde comme son sauveur, et le Ciel comme le prince qui lui conquiert les élus.

Jésus-Christ l'a fait un autre lui-même ; c'est Jésus-Christ en action. Le prêtre continue la mission du Sauveur sur la terre. À l'autel, il continue et achève le sacrifice du Calvaire, et en applique aux âmes les fruits divins de salut. Au confessionnal, il purifie les âmes dans le sang de Jésus-Christ, les engendre à la sainteté de son amour. En chaire, il publie sa vérité, son Évangile. Au pied du tabernacle le prêtre adore son Dieu caché par l'amour, comme les anges l'adorent dans la gloire.

Quelle belle mission que celle du prêtre !”

*Parents, conduisez souvent
vos enfants à la messe*

Nous vous demandons de conduire chaque jour vos enfants à la Messe. — Croyez-vous que notre demande soit juste ? — Nous sommes pasteurs et maîtres spirituels de ces enfants, qui appartiennent à Dieu d'abord et à leurs parents ensuite. Comme prêtres, nous devons travailler à leur éducation religieuse et non seulement les instruire, mais veiller à ce qu'ils pratiquent leurs devoirs et s'approchent des sacrements où ils puiseront la force nécessaire pour les combats de la vie. Or, le saint Sacrifice de la Messe est comme le centre de la vie chrétienne.

De l'autel et du tabernacle jaillit cette source de vie qui ne tarit jamais. — C'est le soleil dont les rayons ardents éclairent, échauffent, fécondent le cœur humain d'une façon ininterrompue.

Si l'enfant prend de bonne heure l'habitude d'assister à la Messe, il sera élevé en bon catholique et sera plus apte à résister à toutes les tentations et à vaincre dans les combats de la vie.

Parents chrétiens, nous vous demandons de nous amener vos enfants, non seulement à la Messe du dimanche, mais à la Messe quotidienne ; aussi souvent du moins qu'il vous sera possible.

Peut-être objectera-t-on que ces enfants sont trop jeunes et qu'ils ne comprennent pas la grandeur du mystère qui s'accomplit devant eux.

Or, rappelez-vous ces mères dont parle l'Évangile, et qui amenaient de tous côtés leurs enfants sur le passage de Notre-Seigneur afin qu'il les bénît.

Ces enfants ne savaient pas où ils allaient, et cependant les fruits de cette bénédiction demeuraient en eux.

Il en sera de même pendant le Sacrifice de la Messe, où la rosée de la grâce tombera sur leur cœur comme la rosée du ciel tombe sur la terre et la féconde. Et ainsi ils grandiront en force et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

(Un curé à ses paroissiens.)

SUJET D'ADORATION



Vie silencieuse de Jésus au Très Saint Sacrement

I. — Adoration.

Rien n'est sublime et sacré, rien n'est imposant et solennel comme le *Silence*.

Dieu ne dit jamais en son intérieur qu'une parole, son Verbe, avec laquelle il dit tout à l'extérieur. Il a été une éternité à se taire, et quand Il a parlé, Il l'a fait en très peu de mots. Il a fait l'univers avec *un Fiat...*

Le *Silence*, les Livres saints ne savent que le louer. Pas de vertu dont on ne le fasse le père.— De lui, dit Isaïe, procède la force : “ *In silentio fortitudo est.* ” La force en réalité consiste à se maîtriser, à se contenir, et dès lors à se taire.

Du silence procède la *Justice* : “ *Cultus justitia, silentium.* ” ce qui veut dire que le juste trouve dans le silence la sauvegarde et l'entretien de sa vertu.

De lui encore procède la *Prudence*, dont il est le signe : “ *Vir autem prudens tacebit.* ”

Là réside la possession de soi-même.— Le silence, c'est la clef qui tient notre âme fermée à qui voudrait la surprendre : “ *Qui custodit os suum, custodit animam suam.* ”

Là, le secret d'une autre possession bien autrement précieuse, la possession de Dieu même, qui demande à se laisser conduire dans la solitude, pour parler au cœur de l'âme fidèle.

S. Jacques ne craint pas d'affirmer que dans le silence se trouve tout le secret de la perfection : “ *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* ”

Après de telles affirmations, venues d'en haut, qui pourrait encore se refuser à reconnaître le prix du silence ?

Chrétiens fidèles, qui vous glorifiez avec raison du titre d'adorateurs du Très Saint Sacrement, ce n'est pas vous qui aurez de la peine à imiter le silence sacramental de Jésus, car vous êtes pleinement convaincus que vous ne pourriez être aptes à la contemplation et à l'adoration du

Dieu caché de l'Eucharistie, sans la pratique constante de la vertu du silence.

L'âme habituellement légère et dissipée ne saurait prétendre à cette intimité et à ces faveurs.

O Jésus, que l'amour retient captif sous les voiles eucharistiques, faites de nous de vrais adorateurs en esprit et en vérité, vivant de silence et de recueillement, et rendez-nous ainsi dignes d'être sans cesse appliqués à vous par une union intime, ce qui est le grand bonheur de la terre !

II. — Action de grâces.

Il nous faut maintenant admirer l'estime et l'amour de Notre Seigneur pour le silence.

C'est dans le calme le plus parfait de la nature, dans la paix de l'univers et dans le silence de la nuit, que le Verbe tout-puissant a voulu apparaître sur la terre. Nuit sainte et touchante de Bethléem ! on ne peut penser à elle sans laisser tomber ses larmes.

Le *Silence*, je le vois, trente années, protégé la demeure mystérieuse de Nazareth.

Quel exemple et quelle leçon ! Oui, Jésus s'est tû trente années : Il n'a parlé que trois ans, pour remplir la mission que son Divin Père lui avait confiée, et encore les nuits sont-elles employées au silence et à la prière.

Le *Silence*, je le retrouve avec Jésus au désert ; à Gethsémani avec Jésus, et au jour du grand sacrifice avec Jésus encore. Isaïe avait écrit de Lui : *" Il sera conduit comme un agneau au sacrifice, il se taira et n'ouvrira pas la bouche. "*

Jésus, après sa résurrection, passe encore quarante jours sur la terre : mais à peine quelques courtes apparitions, *" ne parlant jamais que du Royaume de Dieu, "*

Le reste du temps Il est silencieux et retiré en son Père.

Le *Silence*, c'est la part que Jésus s'est choisie au Très Saint Sacrement.

Là, en effet, Il est Verbe silencieux, plus que partout ailleurs.

A la *Crèche*, on entend ses vagissements — ses larmes parlent. — Le silence de Nazareth est interrompu par de saints entretiens.

Au *Saint Sacrement*, le silence est complet : qu'on l'honore ou qu'on l'outrage, Jésus se tait. Prêtez l'oreille, vous n'entendez pas une seule plainte articulée par sa bouche divine. Nous pouvons bien pressentir ce qu'Il éprouve dans son Cœur aimant, mais Il ne le dit pas !

O Jésus, je vous admire, commandant aux esprits infernaux, guérissant toute infirmité, ressuscitant les morts, prêchant le Royaume de Dieu avec des accents qui n'avaient

jamais été entendus sur la terre ; mais je vous aime, doux, résigné, silencieux devant les oppresseurs injustes et cruels, et je me sens invinciblement porté vers vous !

Mais que dire, ô mon Sauveur, de votre silence en l'Eucharistie ? Vous y êtes de nouveau pris, livré, trahi, flagellé, crucifié, par autant de bourreaux et de Judas, d'hypocrites et de sacrilèges qui s'approchent de la table sainte, et vous n'ouvrez pas même la bouche pour vous plaindre ! Vous ne savez que garder un silence de miséricorde et d'amour !

O Jésus, comment reconnaître une telle bonté ?
Nous saurons nous taire par amour pour vous.

III. — Réparation.

Que peu d'âmes, hélas ! comprennent le prix du silence !

Le bruit, c'est l'élément de la société contemporaine : or, le bien ne fait pas de bruit.

L'Écriture déclare " *la loquacité, chose odieuse, le verbiage, pauvreté intellectuelle.* "

Et l'expérience est là pour démontrer que là où il y a abondance de paroles, il y a indigence d'idées.

L'âme d'ailleurs a toujours à souffrir de la multiplicité des paroles ; car celui qui parle avec excès, n'échappe pas au mal souverain qui est le péché : " *In multiloquio, non deerit peccatum.* "

Remarquez cette expression de S. Jacques : *La langue intempérante c'est une torche incendiaire, un foyer d'iniquité.* "

Le monde lui-même estime qu'un homme qui parle tant, n'a pas le temps, le loisir de penser. C'est, à ses yeux, un vase fêlé, qui ne peut rien garder : " *In ore fatuorum, cor illorum.* "

La conclusion, c'est qu'il faut considérer comme une grande science d'avoir appris à se taire.

Qui donc jamais s'est repenti de s'être tû ? et quel est celui qui le plus souvent ne se repente d'avoir parlé ?

Si nous retranchions les fautes que notre langue commet, nous retrancherions peut-être le plus grand nombre de celles de notre vie.

Combien peu réfléchissent, avant que de la laisser fuir, à ce que vaut, ce que pèse, ce que produira la parole qu'ils ont sur les lèvres ! Une fois partie, cependant, qui saurait la rappeler ? Oh ! que de divisions, que de malheurs, que de tourments produits dans le monde par des langues imprudentes !

En est-il de ces maux que vous puissiez attribuer au silence judicieux, prudent, modeste des sages, des sages que fait l'Évangile !

Assurément non.

Prenons donc la résolution de pratiquer le silence, ce sera un sacrifice méritoire et agréable au Seigneur.

L'*humilité* nous interdit de parler de nous sans raison.

La *charité* demande à ce qu'on ne parle du prochain que pour en dire du bien.

Désignons, en terminant, le *Silence patience* qu'il importe de garder vis-à-vis de Dieu, du prochain et de soi-même.

Il faut humblement, intérieurement se soumettre en toutes choses, dans les grandes et petites épreuves, à la volonté toujours sainte, toujours adorable d'un Dieu qui nous donne Lui-même un si merveilleux exemple de patience, en supportant nos chutes et rechutes, nos ingratitude d'aujourd'hui se renouant sans cesse aux ingratitude de la veille.

IV. — Prière.

Demandons à Notre Seigneur de savoir garder le silence à son exemple.

1. C'est aux âmes recueillies et silencieuses que Dieu se plaît le plus à parler, et sa voix alors est trouvée si douce, si ravissante, que l'on ne veut plus entendre qu'elle...

Pour vous qui vivez au sein des bruits et des tumultes du monde, bâtissez-vous au moins dans votre cœur une cellule, un petit temple où vous puissiez ne parler qu'à Dieu ; et bientôt vous aimerez à vous y retirer, à vous y recueillir, et le silence avec les hommes ne vous sera plus un tourment, et il vous sera très aisé de vous taire.

Oh ! la haute science que celle d'avoir appris à se taire ! C'est la science des parfaits et sans elle, dit S. Jacques, "*la piété est vaine.*" Car toute vertu est impossible sans le silence. Celui qui est sans attention sur sa langue est sans attention sur son âme.

Ne dites donc jamais qu'un homme sage parle trop peu, car dès qu'il a la science de se taire, nul ne saurait mieux parler que lui.

II. Il y a pourtant, dit l'Esprit Saint, *un temps pour parler* ; mais il faut, en parlant, garder *l'esprit de silence*, ce qui veut dire, n'ouvrir les lèvres qu'avec *réflexion*, avec *réserve*, et sans *empressement*.

Il faut tenir compte de cette pittoresque recommandation "*que toute parole passe par la lime avant de passer par les lèvres*"

Enfin parler en *esprit de silence*, c'est prier avec recueillement, et près avoir élevé son cœur vers Dieu, afin de le consulter. Les conseils et les décisions seront toujours sages, en ne les produisant qu'à la lumière de la prière et sous le mouvement de la grâce de Dieu.

❖ Une âme eucharistique ❖
La Vicomtesse Le Vavas seur,
1810-1868

Inspiratrice de l'Oeuvre des Quarante-Heures.

Ce fut en 1841, aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, dans le parc du château de Pontenx, dans les Landes, qu'elle en reçut la mission. Après avoir longtemps prié et réfléchi aux moyens d'accomplir ce dessein, elle s'en ouvrit à Mgr Affre. Celui-ci, absorbé par d'autres préoccupations, n'entra pas d'abord dans ses vues. Deux ans s'écoulèrent en prières et en démarches, infructueuses en apparence. Mais si le prélat ne fit rien, ou bien peu, en faveur du Très Saint Sacrement, il laissa faire, et c'était déjà beaucoup. L'abbé de la Bouillerie était revenu de Rome en 1842, apportant le désir ardent de se dévouer au culte de l'Eucharistie. Mlle de Mauroy, en 1843, recevait l'inspiration de travailler à établir à Paris les Quarante-Heures et obtenait pour cette entreprise la bénédiction de Grégoire XVI. Ces saintes âmes s'unirent et travaillèrent de concert. Suivre Mme Le Vavas seur dans les démarches et les labeurs de l'enfancement de cette grande œuvre n'est pas chose facile, car elle prenait soin de se cacher et d'effacer sa trace. Toujours la première à la peine, elle avait des adresses merveilleuses pour disparaître quand arrivait l'honneur. Mais son action fut trop féconde pour qu'on pût l'oublier. "Mme Le Vavas seur, écrit Mgr de la Bouillerie, a été l'une des âmes qui m'ont le plus aidé à développer à Paris la dévotion au Très Saint Sacrement. Une commune pensée, celle de l'Adoration perpétuelle, me procura le bonheur d'être mis en rapport avec elle. Je m'occupais déjà de cette belle œuvre, et l'illustre Mgr Affre, qui connaissait Mme Le Vavas seur et l'appréciait, me proposa de me faire connaître une âme toute dévouée à l'Eucharistie, et qui depuis longtemps lui exprimait des vœux tout semblables aux miens. C'est ainsi que j'ai été présenté à Mme Le Vavas seur, et bientôt un parfait accord de sentiments sur un sujet qui nous était si

cher a fait naître en nous de très douces relations. Combien de fois ne l'ai-je pas entretenue de nos projets, de nos espérances, de nos craintes et de toutes les phases diverses de notre sainte entreprise ! Elle m'a souvent servi d'intermédiaire et d'appui auprès de Mgr Affre qui tout en appréciant l'œuvre, s'en exagérait peut-être les obstacles. Un mot, une lettre de Mme Le Vasseur lui donnait plus de courage pour me laisser commencer l'œuvre. A cette époque, bien peu de personnes encore s'occupaient et se préoccupaient des œuvres eucharistiques, et c'est pour cela que je trouvais beaucoup de charme à en parler avec cette sainte âme. Elle a toujours été l'une des premières inscrites au nombre de nos adoratrices du jour et de la nuit, et je ne doute pas que ses ferventes prières n'aient hâté l'accomplissement de l'œuvre que nous désirions avec une si vive ardeur."

La première adoration eut lieu en 1844 ; l'œuvre était fondée ; mais elle progressa lentement. Mgr Affre, au moment de sa mort héroïque en 1848, se reprocha de n'avoir pas suffisamment secondé l'établissement des Quarante-Heures. Après avoir reçu les derniers sacrements, il dit à son grand vicaire, M. l'abbé Jacquemet ; "Dites à Mme Le Vasseur que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour le Très Saint Sacrement... Aidez-moi à aimer la sainte Eucharistie ! Que je voudrais l'aimer comme elle le mérite !" Ce fut deux ans plus tard que son successeur, Mgr Sibour, établit officiellement l'Adoration perpétuelle dans le diocèse de Paris.

En même temps que l'adoration perpétuelle, d'autres œuvres eucharistiques avaient surgi : l'œuvre des Tabernacles et l'œuvre des Lampes. Si elle n'en fut pas l'inspiratrice, Mme Le Vasseur y coopéra dans une large mesure et fonda elle-même l'œuvre des Tabernacles à Versailles.

Mais elle rêvait une autre œuvre toute de réparation, et celle-là s'adressait au clergé. Elle avait, dit le P. de Ravignan, le sens sacerdotal. Elle comprit donc que nulle amende honorable ne pouvait toucher le Cœur de Dieu et apaiser sa justice comme le Sang de Celui qui s'est fait propitiation pour nos péchés. Obtenir que le saint Sacrifice fut offert dans le but unique de réparer

l'indifférence et les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans son adorable sacrement devint son idée fixe. De là l'association du *Calendrier réparateur*.

“Cette pensée toute catholique et non mienne, écrite, part de la Cène comme nécessité et du Calvaire comme réalisation. Notre-Seigneur est très outragé ; son Cœur réclame une réparation, les nôtres désirent la lui offrir. Puis le crime de la Cène où le sang de Jésus est profané, et le sacrifice du Calvaire, où le sang de Jésus est versé pour réparer ! C'est ainsi que l'Eucharistie répare pour l'Eucharistie.”

Elle rêvait un ordre sacerdotal réparateur qui, avec un tiers ordre et une archiconfrérie, réunirait tous les cœurs en esprit de réparation près de Jésus-Hostie.

“Réparer, écrit-elle, n'est-ce pas le désir du cœur ? C'est mettre Jésus-Christ là où il n'est pas. C'est dire : Aimez-le, vous qui l'outragez ; recevez-le, vous qui ne le recevez pas ; prenez-le, mangez-le avec un cœur pur, dévoré et débordant d'amour, vous qui lui tournez le dos. La réparation, mais c'est l'amour vrai, c'est le cœur de la dévotion au Sacré-Cœur. Il faut que la réparation devienne universelle comme l'adoration, et que tous les cœurs qui aiment Jésus-Christ réparent pour ceux qui l'oublient.”

Ses hautes et nombreuses relations avec le clergé lui permirent d'intéresser à cette œuvre des ecclésiastiques influents. Elle multipliait ses démarches et ses prières pour obtenir des messes réparatrices.

“Je suis jalouse de l'Empereur, écrivait-elle. Quinze cents prêtres pour le voir, et pas cinq cents à la réparation !”

En 1859, l'association du Calendrier réparateur fut approuvée par Pie IX et enrichie d'indulgences. Elle comptait alors huit cents prêtres et une vingtaine d'évêques ; dix-huit mille messes étaient célébrées annuellement. Alors, Mme Le Vasseur en abondonna la direction et la confia à la Congrégation de l'Adoration réparatrice.

(A suivre)

➤ Il est à Moi ◀

CHANT POUR LA COMMUNION.

ALF GERBIER

ORGUE

♩ Andantino (Met. ♩=66.)

Dolce

Riten.

The organ introduction is written for a single staff in G major, 4/4 time. It begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The tempo is marked 'Andantino' with a metronome marking of ♩=66. The mood is 'Dolce' (softly). The piece concludes with a 'Riten.' (ritardando) marking.

And^{no} (Met. ♩=65.)

Il est à moi Ce_lui que le Ciel mè - me, Le Ciel en -

p

The first system of the hymn features a vocal line and organ accompaniment. The tempo is 'And^{no}' (Andante) with a metronome marking of ♩=65. The organ part begins with a piano (*p*) dynamic. The lyrics are: 'Il est à moi Ce_lui que le Ciel mè - me, Le Ciel en -'.

- tier ne sau_rait cou - te - nir Il est à moi, je l'adore et je

f

The second system continues the vocal and organ accompaniment. The organ part becomes fortissimo (*f*) in this system. The lyrics are: '- tier ne sau_rait cou - te - nir Il est à moi, je l'adore et je'.

l'ai - me, Rien dé_sor - mais ne peut nous dé - su - nir Fonds-toi, mon

The third system concludes the hymn. The organ part continues with the same accompaniment. The lyrics are: 'l'ai - me, Rien dé_sor - mais ne peut nous dé - su - nir Fonds-toi, mon'.

âme et d'a-mour et d'es - sa - se, Ton Bien - Ai - mé s'a - bais - se jusqu'à

toi! Sa cha - ri - té me consume et m'em - brà - se. Il est à

moi! — Il est à moi! Sa cha - ri - té me consume et m'em -

Cre - scen -

- du. *Acc. avec enthousiasme.* *Riten.*

brà - se Il est à moi! Il est à moi!

CHŒUR - *And^{te}* (♩ = 66.) (1)

mf Sa cha - ri - té me consume et m'em - brà - se, Il est à

mf Sa cha - ri - té me consume et m'em - brà - se,

Il m'em - brà - se, Il est à

The musical score consists of two systems of three staves each. The first system includes vocal lines (Soprano and Alto) and a piano accompaniment. The lyrics are: "moi! Il est à moi! Sa cha-ri-té me consume et m'em-". The second system continues the lyrics: "Il est à moi! Sa cha-ri-té me consume et m'em- moi! à moi! Il m'em-". The score includes dynamic markings such as *mf*, *f*, and *Rit.*, and a *Cresc.* marking at the beginning of the first system.

2

Il est à moi ! Fuyez vaine chimère,
Rêves, plaisirs, bruits de l'humanité.
Que sont grand Dieu ces hochets de la terre,
Au cœur épris de ta seule beauté ?
O Séraphins qui me portez en vie,
Pour exprimer mon amour et ma foi,
Prêtez vos chants à mon âme ravie,
Il est à moi ! Il est à moi !
Prêtez vos chants à mon âme ravie,
Il est à moi ! Il est à moi !

4

Il est à moi ! de sa miséricorde,
En ce moment je puis tout obtenir !
Est-il un bien que Jésus ne m'accorde
Quand à mon cœur il a daigné s'unir ?
Pour mon pays, Pour l'Eglise ma Mère,
Je puis à Lui m'adresser sans effroi,
Il entendra le cri de ma prière.

Il est à moi !

3

Il est à moi ! Que pourrai-je lui rendre,
Pour ce bienfait la merveille d'un Dieu,
Donner mon cœur sans jamais le reprendre,
C'est fait déjà, mais c'est encor trop peu.
Ah ! de Jésus je prendrai le calice,
J'invoquerai le nom de ce grand Roi :
A mes désirs il se rendra propice,
Il est à moi ! Il est à moi !
A mes désirs il se rendra propice,
Il est à moi ! Il est à moi !

5

Il est à moi ! mais cette heure qui passe
Emportera ma joie et mon bonheur,
Il va laisser son amour et sa grâce
Mais sa présence aura fui de mon cœur.
Non, mon Jésus, sans toi je ne puis vivre,
Toujours fidèle à ton aimable loi,
Jusqu'à la mort mon amour veut te suivre.

Reste avec moi !



*Les Anges
des
plaines du Nord-Ouest*

Vous ne connaissez pas la grande plaine que j'habite ? Des hauteurs de Sur-les-Monts, le voyageur étonné la découvre couchée devant lui, s'étendant longuement de Bangor à Spy-Hill, avec ses centaines de fermes hongroises et slaves jetées çà et là au tournant des bosquets, avec ses élévateurs sombres à l'horizon lointain, avec aussi parfois ses longues banderoles de fumée grise que vomissent en passant les monstres de fer qui nous viennent des grandes villes. Cette plaine, le prêtre la connaît, lui ! Il l'a parcourue en tous sens, bien des fois ; et il sait où, au bord du chemin, va paraître la pierre qui le fera sursauter dans sa voiture usée.

Que de fois il a béni Dieu, lorsque, l'été venu, il a vu les milliards d'églantines se dresser tout le long de sa route, dressant vers lui leurs boutons roses, comme pour lui dire : " baisse-toi donc un peu, et sens comme nous sentons bon ! " . . . Oui, elles sont belles, les fleurs innocentes de la prairie, les églantines roses, les lys rouges . . . comme les petits oiseaux de nos bos-

quets sont doux et gentils, eux qui du matin au soir chantent à l'envi pour le bon Dieu et pour nous.

Mais que l'hiver est triste, et long, et froid dans les plaines du Nord-Ouest ! La bise sauvage y soulève des poudreries neigeuses qu'en tourmentes convulsives elle fouette et secoue . . . les aplatit contre la butte ou les emporte en furie, repoussant la lumière du jour et laissant planer sur les êtres son manteau opaque et glacé... Oh, priez pour le voyageur qu'a surpris la tempête ! Priez pour les prêtres et les médecins ! Priez aussi pour les pauvres malades qui gisent souffrants et inquiets, appelant avec angoisse les sauveurs qu'ils attendent, et qui peut-être n'arriveront pas !

* * *

Depuis deux jours, le prêtre est parti : Stéphane, l'enfant des Szirou, est à la mort. Il ne l'a jamais vu, cet enfant, car depuis bientôt deux ans la maladie le retient à la ferme, et les Szirou, pauvres gens qui conduisent des bœufs, n'ont pas franchi souvent les vingt-quatre milles qui les séparent de leur église. Cependant ils sont chrétiens et catholiques, et lorsqu'ils ont vu que leur Stéphane s'en allait, — à sept ans, hélas ! — ils ont appelé le prêtre, vite, vite, car c'est si loin, leur ferme, et qui sait si le petiot pourra vivre jusqu'à l'arrivée de son Dieu ? — O bonne Vierge, ma mère, au moins, avant de s'en aller, laisse-lui faire sa première Communion !

Vous rappelez-vous l'hiver de 1910 à 1911 ? Trois et quatre pieds de neige couvraient la terre ; les chemins couraient dans la plaine en longues raies jaunes suspendues sur le fragile manteau blanc ; nous passions par-dessus les clôtures ; et, quand le chemin tracé nous manquait, nos chevaux s'effondraient dans des amas poudreux. Seul le Ciel peut dire tout ce qu'en cet hiver terrible nos prêtres ont lutté et souffert.

Et voilà comment, depuis deux jours, le prêtre est parti, comment il a dû loger là-bas à mi-chemin, et comment fendait les neiges avec son traîneau, tout comme la faible barque divise les flots devant elle, il se hâte de sa course désespérément lente, mais le cœur

heureux, sachant qu'il est véritablement avec lui le Dieu des âmes et des prêtres, le Dieu des malades et des enfants, ce cher Dieu de l'Eucharistie que là sur son cœur il porte avec amour pour le petit Stéphane Szirou qui là-bas souffre et agonise ! Au moins ne mourra-t-il



pas sans avoir fait sa Communion, sa première et sa dernière probablement, l'heureux et pauvre enfant !

Depuis trois jours, le petit Stéphane ne parle plus. Dans cette petite chambre de ferme hongroise bâtie à la hâte, et où tout s'amasse et s'entasse . . . sur sa petite couchette qui rappelle la crèche et les langes de Jésus, ce pauvre enfant de sept ans respire à peine ; le cœur

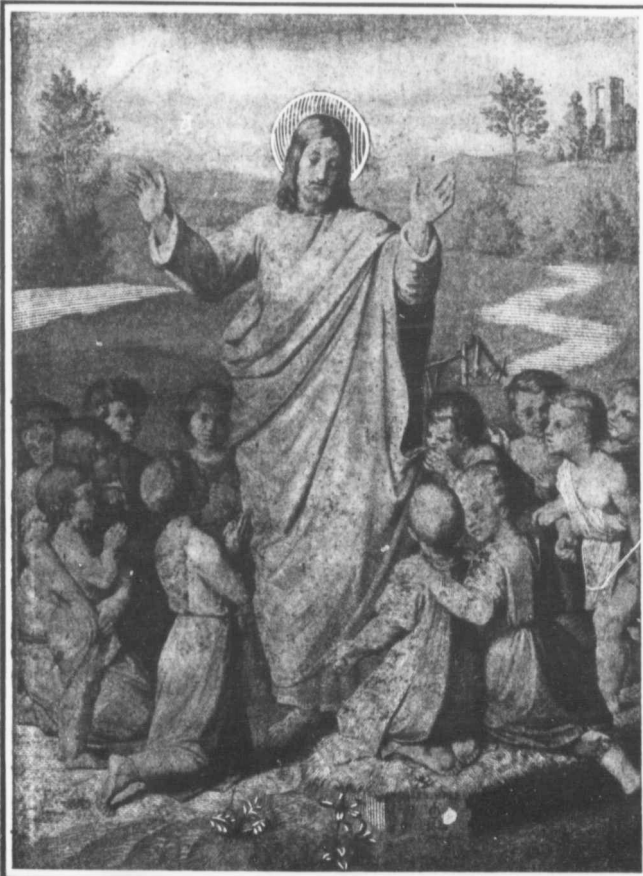
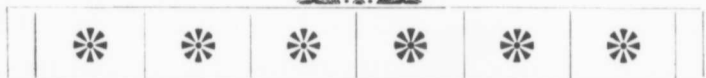
lui palpite à courts souffles pressés, dont chacun, on le voit, on le sent, imprime une douleur pesante à ce faible corps qui depuis bientôt deux ans a déjà tant souffert !

Quand le prêtre est entré, il a regardé avec tendresse cet enfant qui est aussi le sien, pour qui seul il est venu de si loin, et à qui il a tant pensé tout le long du chemin. Il lui trace au front le signe tout-puissant de la rédemption ; et Stéphane l'ayant regardé de ses grands yeux douloureux, dans ces yeux le prêtre a vu l'âme innocente qui du premier coup l'acquiesce pour père, et confiante va écouter de sa bouche les enseignements divins, et de ses mains sacerdotales recevoir le Dieu Eucharistique, l'ami chéri des âmes innocentes et pures.

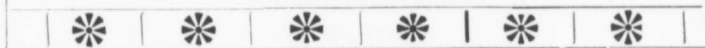
“ Il est bien malade, n'est-ce pas, père ? ” dit la mère de Stéphane ; et sa question finit dans un sanglot. Accoudée sur la table, le tablier aux yeux, la sœur de Stéphane sanglote aussi. Mais le prêtre doucement les éloigne. Et lorsqu'il est seul, il s'assied au bord du petit lit, et prenant la main de l'enfant, avant de parler, un instant il se recueille. Il sent qu'il doit se faire infiniment doux et bon ; il voudrait être ange lui-même pour parler à cette âme d'ange un langage digne d'elle ; et du fond de son cœur, il prie Dieu de l'aider. Oh, là, combien il se sent pécheur, indigne ! combien il se reconnaît petit dans le sublime de ses fonctions en face de la grandeur de ce petit enfant !

“ Mon fils, disait le prêtre, tu aimes bien le petit Jésus, n'est-ce pas ? . . . Tu le pries tous les jours avec ton papa, ta maman, ta bonne sœur ? . . . Il est bien bon, le petit Jésus ! Il t'aime beaucoup aussi ! . . . N'est-ce pas que tu voudrais le voir, que tu voudrais qu'il soit ici avec toi, qu'il reste avec toi ? ” — Stéphane ne répondit pas, — depuis trois jours il ne parlait plus, — mais dans ses grands yeux pleins de souffrance, son âme à chaque demande passait, et le prêtre ravi y lisait la réponse écrite en caractères célestes, en sentiments sincères de foi innocente et d'amour pur.

Oh, ne dites pas : “ cet enfant est trop jeune et trop petit : il n'y peut rien comprendre ! ” Car mieux que nous, pécheurs, elles comprennent, ces jeunes âmes



Jésus bénissant les enfants.



candides ; et chez l'innocence, la vérité n'a qu'à se montrer pour qu'en un saint baiser ces deux sœurs du ciel se reconnaissent et s'embrassent.

Et le prêtre ainsi parlait, cherchant des mots simples, disant des vérités sublimes ; et l'enfant regardait le prêtre, son âme buvant les paroles de vie. Parfois un sourire céleste courait sur ses lèvres muettes, et alors soudain le prêtre plus ému se faisait plus doux, heureux de se voir compris, bénissant Dieu du travail d'amour qui s'opérait dans cette âme d'enfant.

La famille est à genoux. La blanche hostie, à la main du prêtre, semble irradier la pauvre chaumière . . . " Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison . . ." Trois fois le prêtre prononce ces paroles ; il les dit presque à regret, il les dit pour lui-même, car, n'est-il pas vrai, cette petite âme immaculée est digne, elle, du pain des anges, de Celui qui a dit : " laissez venir à moi les petits enfants ! " . . . " Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle ! " . . . oui qu'Il la garde, cher enfant, qu'Il la garde, et qu'Il te bénisse comme ton prêtre voudrait te bénir ! . . . Et par les lèvres muettes, Jésus descend dans ce cœur d'ange où l'amour éloquent de l'innocente pureté lui aura parlé son langage de feu.

Ici, pauvres hommes, arrêtons-nous : les choses des anges, hélas, ne sont pas faites pour nous ; et nous mourrions de regret si nous pouvions comprendre ce que nous-mêmes nous fûmes un jour, quand notre mère chrétienne, nous serrant contre son sein pieux, chantait pour nous ses cantiques de foi, et pour nous encore disait les prières de son amour toujours anxieux . . .

* * *

Mais déjà la nuit tombe. Et voici qu'un long frisson secoue la plaine blanche. Sous les pieds des chevaux et le long du traîneau, la neige se soulève et vole, tel un rayon de dentelle à l'haleine des vents ; bientôt des tourbillons passent, et la tourmente commence. Le prêtre alors se confie à son Dieu : il ne craint ni la nuit qui tombe, ni la tempête qui s'élève. N'a-t-il pas senti son Dieu en lui et autour de lui tantôt, lorsqu'il accom-

plissait son divin ministère ? . . . A travers les buttes, il marche ; la tempête l'enveloppe et l'aveugle, mais les anges le conduisent, et peut-être, et sans doute la prière du petit Stéphane l'accompagne aussi.

“ Mon Dieu, c'est le Père ! . . . à cette heure ! . . . par ce temps ! . . . Mon Dieu, ces prêtres ! . . . Vous gèlerez certainement un jour, Père ! ” — Et les reproches pleuvent ainsi à une ferme où le prêtre bien tard est arrivé sous la protection des saints anges. Dieu soit béni, il aura bon feu, bonne table et bon lit. Et bientôt il s'endormira, heureux, très heureux du devoir accompli, en pensant qu'un jour, lorsqu'il aura traversé enfin la grande tempête de la vie, il sera peut-être ainsi reçu par Jésus, Marie et les doux anges, aux demeures éternelles.

Le petit Stéphane n'est pas mort. Toujours souffrant et candide, il gît sur le même lit où nous l'avons vu ; mais jamais il ne viendra communier dans l'église . . . Vous, enfants, qui avez la santé, vous qui pouvez souvent vous unir à Jésus, écoutez aussi la parole du prêtre : lorsque dans vos églises bien chaudes vous avez eu le bonheur de recevoir Jésus dans la sainte hostie, oh, pensez aux prêtres de la froide Prairie, et priez pour les pauvres enfants malades, et surtout aimez le Dieu de l'Eucharistie, aimez-Le, je vous prie, comme l'aiment ici ceux qui longtemps, trop longtemps, à leur gré, en sont souvent privés.

SASKATCHEWAN.



Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.
2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.
3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.

L'UNIQUE AMI.



Un ami, c'est la perle au fond des mers. Mais, amis vivants où êtes-vous ?

J'en connais un, moi, je pourrais dire et je dis : il me suffit. O Christ bien-aimé, tu ne trahis pas, toi ! Tu es sévère et tu es doux ; tu es bon à l'infini, tu corriges et tu relèves ; tu ne blesse pas, toi ; tu n'as pas de rancune, tu es plus grand que nous, pauvres petits êtres d'un jour qui rêvons d'éternité et qui ne savons pas aimer.

Que les faux amis me trahissent, que les timides m'abandonnent, que les ennemis s'acharnent, le Christ, lui, ne se retirera pas de moi ! Il sait bien, lui qui sonde les reins et les cœurs, que tout en moi, jusqu'au dernier atome, voudrait crier son nom !

Après tout, que m'importe les hommes et la façon dont ils me jugent ! C'est Dieu qui juge seul, le Christ me suffit, qui me l'enlèvera ?

“Oh ! qui vous dira l'amour de Jésus-Christ, si vous ne l'avez pas connu ? Et si une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en redira l'inépuisable effet ? Ceux qui ont bu à cette coupe, une fois en leur âge d'homme, savent que je dis vrai et que c'est un enivrement dont on ne revient pas.”

René BAZIN.

- SOMMAIRE -

Pensée Dominante : Les Anges du Tabernacle. — Brave Joseph. — Quand je ne communie pas. — Aux petits le Pain des Anges. — La mission des Apôtres. — A mon Ange Gardien (*poésie*). — Puissance du Rosaire. — Parents, conduisez souvent vos enfants à la messe. — Sujet d'Adoration : Vie silencieuse de Jésus au T. S. Sacrement. Une Ame Eucharistique (*suite*). — Il est à Moi ! (*musique*). — Les Anges des plaines du Nord-Ouest. — L'unique ami.

